



res de musique de *Saint François d'Assise*, opéra colossal dont l'effectif orchestral, trop nombreux pour la fosse du palais Garnier, débordait dans les loges d'avant-scène.

Commune à de nombreuses autres œuvres d'Olivier Messiaen – des *Vingt Regards sur l'Enfant-Jésus* aux sept livres du *Catalogue d'oiseaux* –, cette démesure allègre n'a pas nui à la diffusion de l'opéra. Pour cette seule année du centenaire de la naissance du compositeur, deux nouvelles productions sont annoncées (l'une à l'opéra d'Amsterdam, l'autre à celui de Varsovie), ainsi qu'une exécution en version de concert, à Paris. Régulièrement programmée, jouée et enregistrée, la musique d'Olivier Messiaen n'a d'ailleurs jamais traversé de purgatoire depuis la disparition de son auteur, le 27 avril 1992. L'ampleur et la diversité des manifestations de l'année Messiaen 2008 : plus de six cents concerts à travers le monde, attestent son universalité et sa popularité.

A l'égal de l'œuvre d'un Stravinsky, celle de Messiaen jalonne le XX^e siècle et le domine. Peut-être en raison des deux sentiments aussi puissants qu'élémentaires qui l'ont inspirée – la foi religieuse, la passion de la nature (plus précisément de l'ornithologie) – et ont garanti l'intégrité de son style comme la singularité de sa culture. Elevé entre une mère poétesse et un père professeur d'anglais, le compositeur s'est nourri de littérature avec boulimie : le théâtre de Shakespeare dans l'enfance, les poètes surréalistes plus tard, les Pères de l'Eglise en permanence. Et une partition qui, à ses 10 ans, décide de sa vocation : *Pelléas et Mélisande*, de Debussy, déchiffrée « en pleurant d'émotion ». Les harmonies insolites et voluptueuses des *Préludes* de Debussy, comme les rythmes imprévisibles et fracassants du *Sacre du prin-*

A voir

Pour plus d'informations sur les concerts à venir : www.messiaen2008.com

À GAUCHE, OLIVIER MESSIAEN EN 1962. CI-DESSUS, EN 1964. CI-DESSOUS : LE COMPOSITEUR AVEC SA FEMME YVONNE LORIOD ET PIERRE BOULEZ DANS LES ANNÉES 50.

temps de Stravinsky, seront les seules sources « classiques » avouées par cet artisan jaloux de ses secrets de fabrication et perçu comme un sulfureux compositeur d'avant-garde jusqu'à la fin des années 50 – notamment avec les *Quatre Etudes de rythme*, pour piano, en 1950, et *Chronochromie*, pour grand orchestre, en 1960.

L'ancien élève, au Conservatoire, de Paul Dukas n'aborde la symphonie qu'en 1949. Très libérale, la commande lui vient des Etats-Unis, via Serge Koussevitsky, chef du Boston Symphony Orchestra : aucune limite de temps ni d'effectif. Olivier Messiaen en profite pour voir grand. Par la durée (dix mouvements, quatre cents pages de partition, une heure et demie de musique), par le volume instrumental (orchestre au grand complet, auquel s'adjoignent deux solistes concertants : un piano et un clavier d'ondes Martenot), par le brassage des influences exotiques (le titre même de *Turangalîla* est forgé à partir du sanskrit, signifiant « rythme, joie, amour »). A de longues plages d'extase voluptueuse succèdent de tumultueux charivaris de rythmes et de couleurs, scandés par une riche percussion inspirée des gamelans balinais. En France, ce mélange de spiritualité et de sentimentalisme, d'hermétisme et d'ingénuité agace. « Une œuvre pour le bidet et le bénitier », enrage Francis Poulenc (avant de se rétracter, dix ans plus tard). « Du bordel chrétien », ironise le jeune Pierre Boulez, pas fâché de s'émanciper de l'influence du seul professeur que l'auteur du *Marteau sans maître* se reconnaisse.

En effet, depuis son retour de captivité en 1941, Olivier Messiaen s'est vu confier par le Conservatoire de la rue de Madrid une classe, d'harmo-

nie d'abord, puis d'analyse, enfin de composition. Il y formera les maîtres de la musique d'aujourd'hui – des Français Pierre Boulez, Gilbert Amy ou Tristan Murail, à l'Allemand Karlheinz Stockhausen ou au Grec Iannis Xenakis, du Vietnamien Nguyen-Thien Dao à l'Anglais George Benjamin. Face à tant de personnalités différentes, le pédagogue le plus œcuménique de l'après-guerre (dixit Pierre Boulez) ne bride aucun penchant. Il lui suffit d'avoir trouvé parmi ses élèves sa (seconde) femme, Yvonne Loriod au patronyme prédestiné, à la fois muse et interprète. Des *Couleurs de la Cité céleste* à *Des canyons aux étoiles*, c'est elle qui défend les brillantes cadences de piano solo qui ornent le discours orchestral. C'est elle aussi qui, magnétophone en bandoulière, seconde le compositeur sur le terrain, à travers toute la France, dans le relevé de ses chants d'oiseaux. Transposées, harmonisées, réécrites et développées, ces mélodies engendrent une manne inépuisable, notamment pour *La Fauvette des jardins*.

Après *Saint François d'Assise*, Messiaen a encore le ressort de se lancer dans des entreprises de longue haleine, tel son *Livre du Saint Sacrement* pour orgue. Et de ciseler une étonnante miniature orchestrale, *Un sourire*, commande de Radio France pour le bicentenaire de la mort de Mozart, créée le 5 décembre 1991. « Mozart a eu faim, froid, presque tous ses enfants sont morts, sa femme était malade et pourtant il a toujours souri, dans sa musique et dans sa vie », expliquait le compositeur, pensant aussi à lui-même, au froid et aux privations durant sa captivité dans un stalag de Silésie en 1940-1941, alors qu'il composait son *Quatuor pour la fin du temps* ; à la détresse surmontée pendant la longue maladie de sa première femme, et que réprime le cycle de mélodies *Harawi*. Olivier Messiaen a toujours gardé le sourire. A notre tour, sourions : sa musique – musique de la joie s'il en est – nous regarde ■

GILLES MACASSAR

(1) Racontée par le menu dans la somme savoureuse de Peter Hill et Nigel Simeone, musicologues anglais ayant eu accès aux agendas du compositeur : *Olivier Messiaen*, traduction Lucie Kayas, éd. Fayard.

